

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

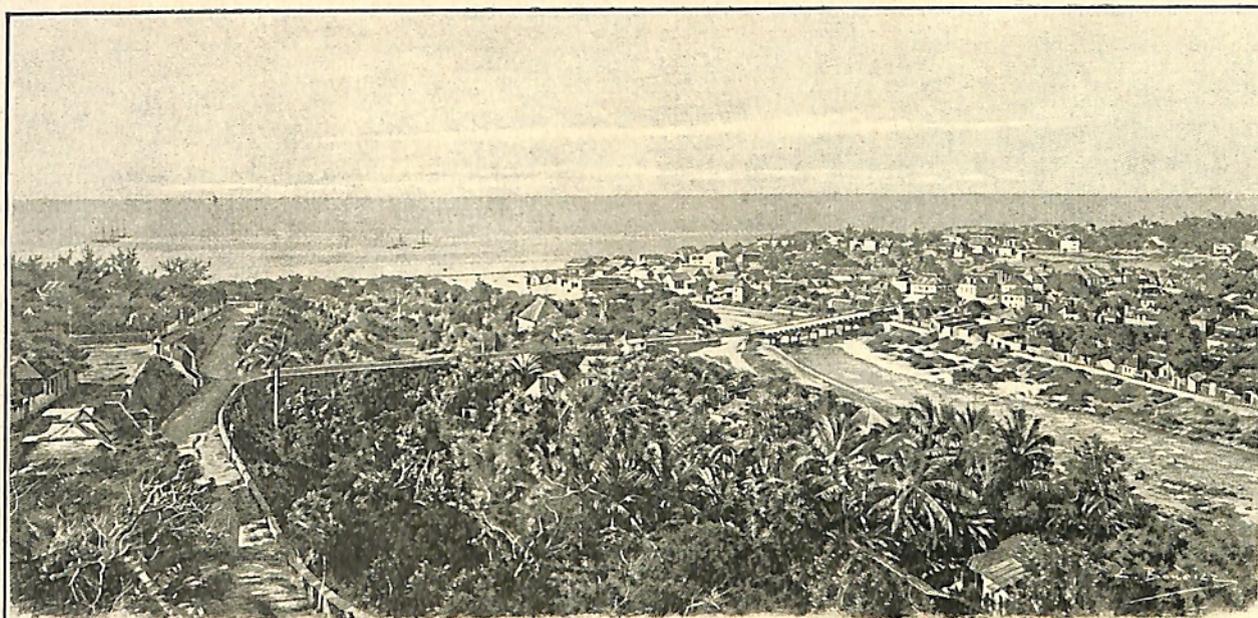
DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND



VUE À VOL D'OISEAU DE SAINT-DENIS DE LA RÉUNION (PAGE 458). — DESSIN DE BOUDIER.

L'ILE DE LA RÉUNION¹,

PAR M. G. VERSCHUUR.



NÈGRE MENDIANT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

CE n'est que depuis peu d'années que le voyageur à destination pour la Réunion, débarque à la Pointe des Galets. Autrefois c'était devant Saint-Denis, la capitale de l'île, que les bateaux jetaient l'ancre. Le débarquement y était généralement difficile, la mer étant d'ordinaire très agitée; beaucoup de passagers se souviendront du mauvais quart d'heure qu'ils ont eu à passer avant de gagner la terre, dans une embarcation secouée par la houle sur une mer foisonnant de requins. Souvent, dans la mauvaise saison, les navires mettaient des semaines à faire leurs opérations, et parfois les raz de marée empêchaient toute communication avec la terre.

La création d'un port, où les paquebots pourraient accoster à quai, s'imposait. On a choisi, bien à tort d'après l'opinion générale, la Pointe des Galets, et le bassin, où le bateau doit entrer avec la prudence du serpent, a coûté des sommes folles : 60 millions, m'a-t-on affirmé ! Comme dimension, ce port minuscule n'est qu'une vraie mare à canards ; manœuvrer et tourner dans un espace aussi exigü constitue un véritable tour de force.

Enfin, notre *Djemnah* trouve moyen d'accoster. Les premières têtes que j'aperçois sont celles d'une rangée de fonctionnaires au service du purgatoire de tous les pays — la douane ! Je ne puis m'empêcher de faire l'observation qu'à Maurice, île de la même superficie que la Réunion, et ayant un commerce bien supérieur, les Anglais trouvent moyen de faire la même besogne avec un seul douanier ! L'inspecteur est très complaisant et me croit sur parole quand

je lui déclare que les colis que je désire prendre avec moi ne contiennent aucune contrebande ; mais j'ai trois petites caisses renfermant des articles du Japon et de la Chine que je demande à déposer jusqu'au moment où, après un mois, je quitterai la colonie.

J'avais laissé ces mêmes objets à la douane à Changhaï, à Batavia, à Ceylan et à Maurice ; cette opération en pays anglais et hollandais avait pris cinq minutes au plus et avait été réglée au moyen d'un bulletin de quelques centimètres carrés. Ici, c'est tout autre chose ! On veut se livrer au plombage de mes caisses ; deux, trois employés se mettent déjà en mouvement ; il y aura des paperasses à établir, des papiers à signer, des formalités à remplir, et mon train part dans quarante minutes. Si je le manque, je devrai attendre

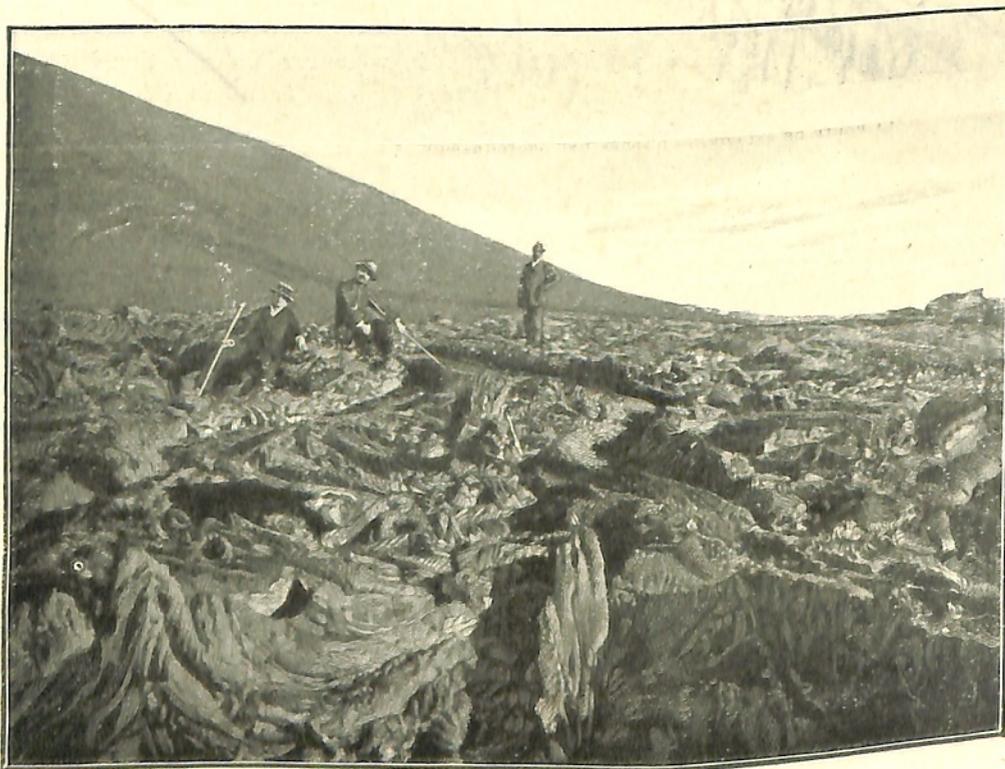
1. Voyage exécuté en 1897. — Texte inédit. — Dessins d'après des photographies.

celui de l'après-midi. Je frémis devant cette montagne d'obstacles, mais grâce à une lettre dont je suis porteur, j'obtiens de l'amabilité de l'inspecteur que l'on ait pitié de moi : mes colis sont marqués à mon nom, et remisés dans un coin du magasin.

De la Pointe des Galets à Saint-Denis il y a 22 kilomètres en chemin de fer ; la longueur totale de la ligne ferrée, qui commence à Saint-Benoît et se termine à Saint-Pierre, est de 125 kilomètres. Saint-Denis se trouve à peu près à égale distance de ces deux points terminus. J'y arrive après avoir fait la moitié du parcours sous des tunnels.

La capitale de l'île possède deux hôtels qui se valent. Je me rends à l'*Hôtel d'Orient*, comme étant, d'après mes renseignements, le moins mauvais des deux. Une petite lanterne, appliquée à la façade, m'indique que je suis arrivé au logis. Sur les quatre bonnes chambres que contient l'établissement, j'ai la chance de pouvoir en accaparer une. Quant à la nourriture avec laquelle je fais connaissance sitôt mon débarquement, elle est au-dessous de tout : viande dure comme du cuir, cuisine faite à la graisse rance, usage immodéré d'ail et vin absolument imbuvable.

Saint-Denis, avec une population de 28 759 habitants, suivant le dernier recensement, sur 180 295 pour l'île entière, n'a pas ce qu'on peut appeler de couleur locale. Les costumes bariolés qu'on rencontre dans les Antilles ou à Cayenne, les couleurs voyantes chères aux négresses et aux mulâtresses, ne se retrouvent pas dans cette colonie. Les classes inférieures copient plutôt le costume européen. Quant à la femme créole, qui passe sa journée sans absolument rien faire du tout, se balançant dans une chaise longue, et ne s'occupant pas plus de son ménage que de ses enfants, elle a un goût prononcé pour la toilette toutes les fois qu'elle se montre en public. Elle mangera du riz et de la morue pendant un mois pour pouvoir paraître avec un luxe bien au-dessus de ses moyens à l'occasion d'un mariage, d'un bal ou d'une fête quelconque. Tout est pour l'extérieur dans beaucoup de familles, et la vie intime est d'une simplicité telle qu'on serait bien embarrassé si quelqu'un arrivait à l'improviste à l'heure du repas. Il ne trouverait le plus souvent que du riz couvert d'une espèce de légumes assaisonnés d'eau chaude et de différents piments ; ces derniers portent le nom de « rougaïe », et les légumes s'appellent « brèdes ». Ils m'ont fait l'effet d'algues marines, la seule fois que j'en ai goûtés. Et que dire du développement intellectuel de ces créoles, dont la vie s'écoule dans une

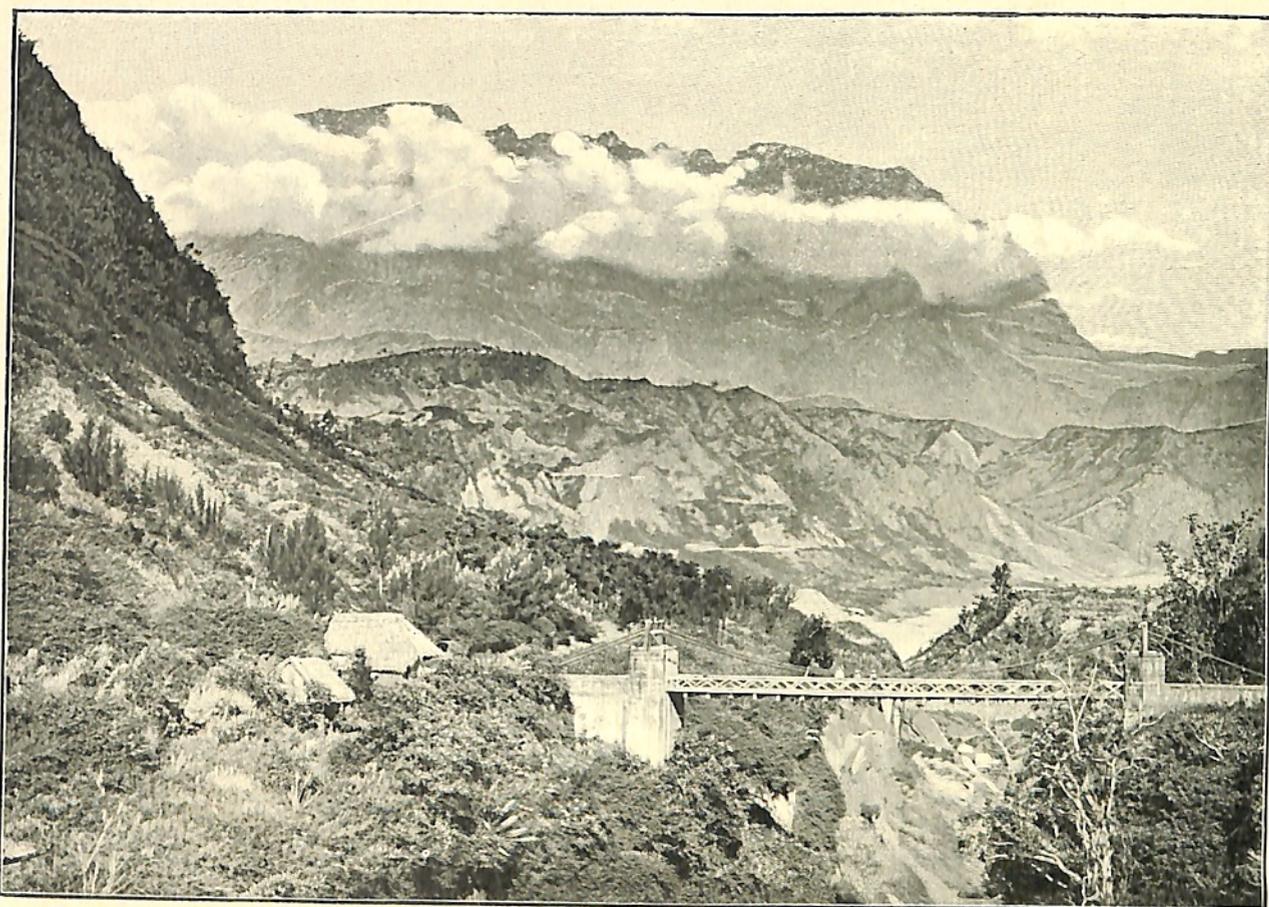


COULÉES DE LAVE DU GRAND VOLCAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

monotonie désespérante, qui n'ouvrent jamais un livre sérieux, qui vivent comme la fougère au bord du fossé !

Le moment choisi pour voir le beau monde à Saint-Denis est la sortie de l'église le dimanche, ou encore bien mieux une messe de mariage, quand il s'agit d'une famille très huppée. La rubrique « le carnet mondain » d'un journal de la ville vous en fera savourer les détails le lendemain, en vous parlant de la riche toilette de M^{me} A..., de la toute gracieuse M^{me} B..., ou de l'exquise M^{me} X...!

Les rues de Saint-Denis sont tirées au cordeau et se ressemblent toutes. Les maisons, séparées souvent par des jardins, sont pour la plupart vieilles, mal entretenues et réclament à grands cris une nouvelle couche de peinture. Quand on sort de la ville, c'est bien pis ; ce ne sont plus des maisons alors, mais de vieilles masures, aux portes vermoulues, des bâtisses tombant en ruine. A Java, à Ceylan, on croi-



LA ROUTE DE SALAZIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

rait ces tristes bicoques habitées par des indigènes : ici on en voit sortir une dame en robe de soie avec manches à gigots.

Comme promenades en voiture dans les environs de la ville, il n'y en a qu'une seule qu'on refait forcément dix fois : c'est celle qui mène à Sainte-Marie. A droite, on a une vue très pittoresque sur les montagnes ; à gauche on longe le chemin de fer et la mer. Mais les promenades à pied, pour peu qu'on veuille bien se décider à monter plus ou moins, sont ravissantes. En gravissant un monticule qui conduit à la vigie, on jouit d'une vue superbe : la plaine de la Redoute, au milieu de laquelle se dresse un petit monument élevé à la mémoire des soldats tombés sur le champ de bataille lors de la prise de la colonie en 1810 par les Anglais.

L'ascension classique dans le voisinage de la métropole est celle du Brûlé, région volcanique comme le nom l'indique. Le Brûlé est une série de mamelons de laves, que le temps a recouverts de végétation ; il s'élève jusqu'à 900 mètres au-dessus de la mer. Une route carrossable y conduit par des zigzags interminables. A mesure qu'on monte, le panorama sur la ville, et dans la direction opposée sur les plaines de Sainte-Marie et de Sainte-Suzanne, présente les aspects les plus pittoresques. Tantôt on longe d'épais fourrés d'une nature sauvage, tantôt on observe des parois de lave couronnées de bruyères et d'ambavilles ; de ci, de là, des cultures inattendues, ravissantes d'imprévu et de contrastes. Au milieu des cendres volcaniques qui se sont solidifiées et des coulées de laves très nettes, le palmier, le filao, l'aloès poussent dans un désordre fraternel entre un luxe de mousses et de fougères, et l'air est parfumé par l'arome balsamique des plantes alpestres. Dans le superbe jardin d'une propriété que je visite au sommet du Brûlé s'étale une débauche de fleurs ; des roses, des camélias, des azalées, des violettes s'épanouissent au milieu de gracieuses avenues, tracées en amphithéâtre. Devant l'habitation je jouis d'un panorama de toute beauté.

J'ai hâte de partir pour Salazie, situé dans le cirque de montagnes le plus renommé de la Réunion, et en même temps l'endroit où, tout en admirant les sites les plus grandioses de l'île, on respire le grand air salubre des hauteurs, où le malade se repose pour retrouver la force et la santé. On prend le chemin de fer jusqu'à la station de Saint-André, d'où une voiture vous conduit en cinq heures aux Salazes.

La route monte graduellement jusqu'à une hauteur de 900 mètres, en serpentant comme un ruban capricieux à travers un dédale de pitons, de mornes et de laves, couverts d'une verdure abondante. C'est une des

plus belles voies qu'on puisse voir, offrant les perspectives les plus variées, les plus inattendues. Sur les flancs des masses ignées, les fougères ont percé, l'humus s'est déposé dans toutes les fissures, dans toutes les anfractuosités, l'arbuste a surgi et l'arbre l'a succédé. Les ruisseaux ont creusé leurs sillons; les cascades qui tombent à pic le long des parois semblent suspendues aux montagnes comme des lincaux aériens. Dans certains passages la végétation a été réfractaire; on voit de chauves pitons dont nul feuillage ne voile la nudité et sur lesquels le soleil, déjà à son déclin, répand des tons violâtres. En d'autres endroits les nuages semblent s'accrocher comme des flocons aux aspérités des flancs, aux déchirures des crevasses. A 100 mètres au-dessous de la route un torrent se précipite en méandres interminables. Dans les plaines d'énormes blocs de lave isolés attestent le bouleversement, le cataclysme dont ce sol a été le théâtre.

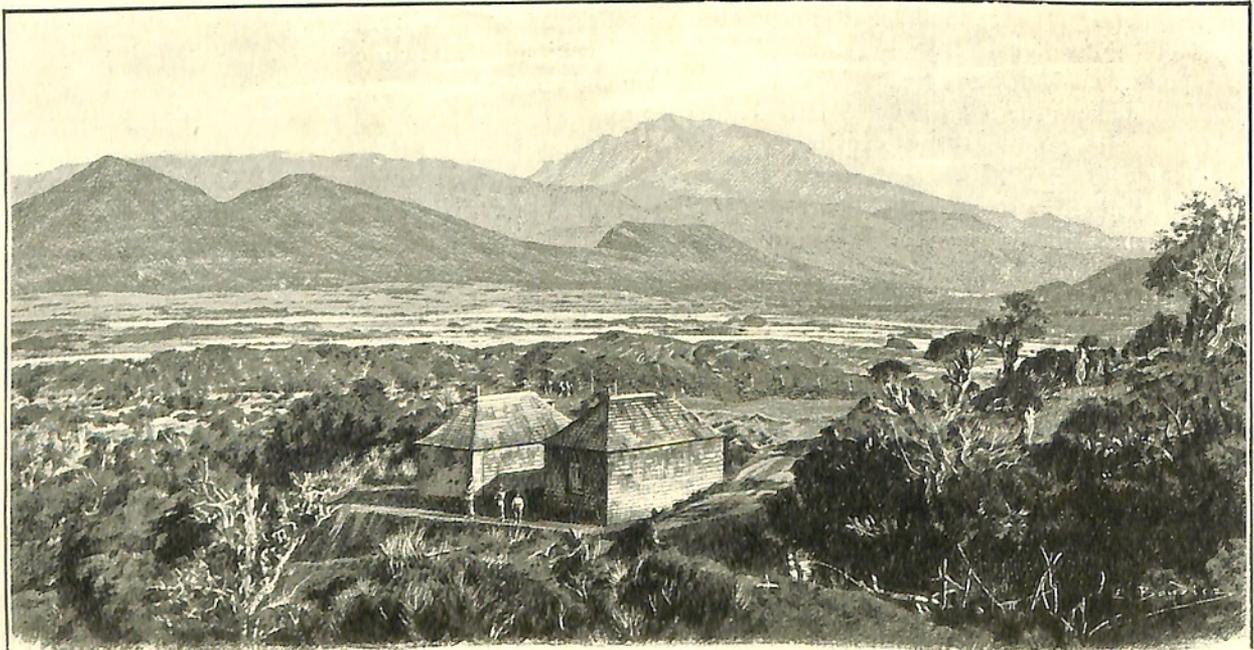
Quelques maisons se dessinent; j'entre dans le village d'Hellbourg et la voiture me dépose devant l'hôtel des Salazes, tenu par des Bordelais, les époux Guérin. L'hôtel est très petit, mais fort propre; la cuisine ne laisse rien à désirer et les aimables propriétaires entourent leurs visiteurs de tous les soins possibles. Le climat sain et fortifiant de Salazie se rapproche de celui d'Europe et y attire continuellement du monde, surtout au cours des mois où l'on éprouve le besoin d'échanger la chaleur de la plaine et des côtes contre l'air pur de la montagne. Les familles ont l'habitude d'y louer des maisonnettes toutes meublées qu'on trouve en assez grand nombre. Le village possède un hôpital militaire où, dans les derniers temps, beaucoup de malades, venant de Madagascar, ont été évacués.

D'une manière générale on peut avancer que l'île de la Réunion a été tout entière formée par les volcans comme sa sœur Maurice; les principaux cratères éteints ont donné naissance à trois cirques d'une grande circonférence, nommés Mafate, Cilaos et Salazie. C'est de ces cirques que partent les trois grands courants de la colonie, les rivières des Galets, de Saint-Etienne et du Mât. Ils sont séparés par de hautes montagnes, dont les principales sont le Piton des Neiges, qui a 3 072 mètres, le Grand-Bénard, 2 970 mètres, et les Salazes, 2 150. Les cirques possèdent des sources d'eaux minérales du même genre que celles de Vichy. Les mêmes éléments s'y trouvent, quoique en moindre quantité.

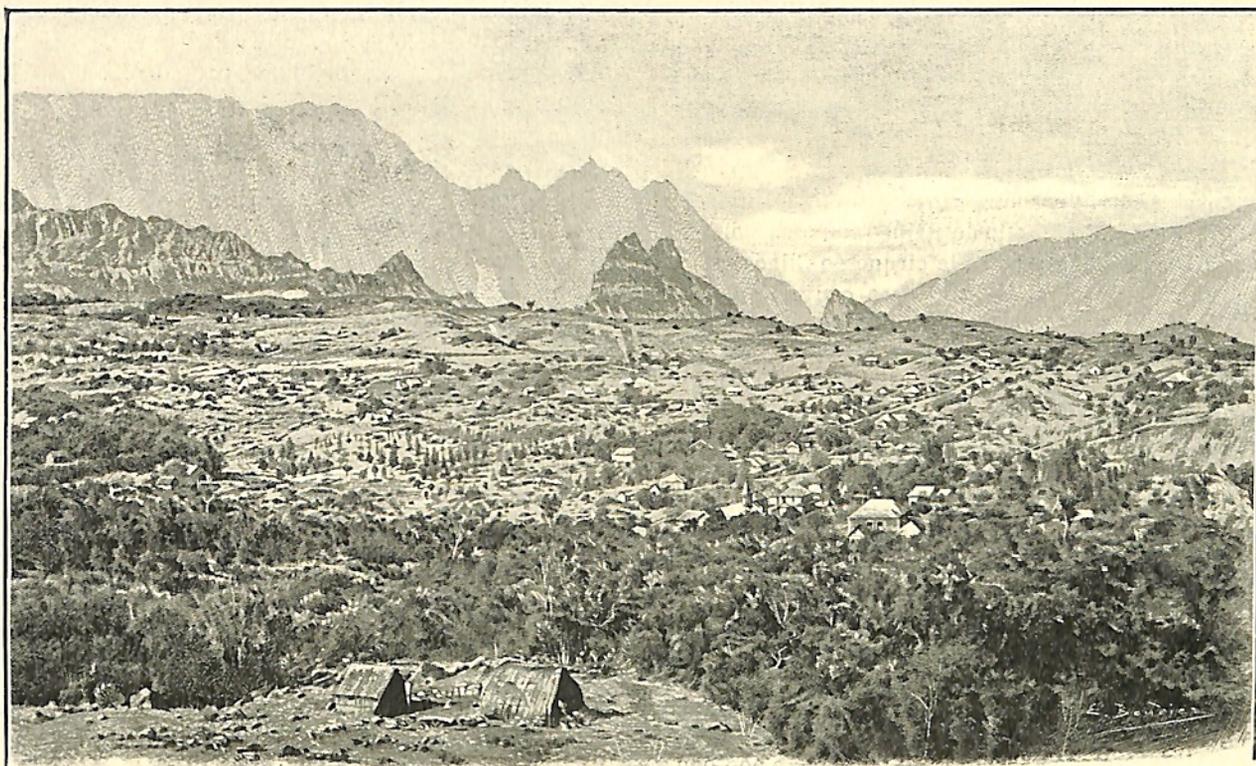
On m'a affirmé que celles de Salazie sont moins efficaces que celles de Cilaos, ce qui n'empêche pas que les premières sont plus fréquentées, à cause des facilités d'accès et d'existence qu'on y rencontre. Le docteur m'a fait les honneurs de l'établissement des bains, qui est assez primitif. Il y eut autrefois à côté un petit casino qui n'avait jamais bien réussi. On n'en voit plus trace aujourd'hui: un grand torrent, formé par l'abondance des pluies, l'a enlevé, il y a quelques années, en même temps que d'autres maisons.

En ce qui concerne les promenades et les excursions, Salazie présente également un avantage sur sa rivale: on peut les varier dans différentes directions. La prudence exige cependant l'emploi d'un guide expérimenté toutes les fois qu'on s'éloigne des sentiers battus ou qu'on s'aventure jusque dans les solitudes où rien n'indique le chemin à suivre à travers un désert de laves. On cite le cas de plusieurs touristes qui se sont aventurés dans ces parages sans guide et qui, n'ayant jamais reparu, ont dû y périr de misère et de froid.

Quelle que direction qu'on prenne, aussitôt sorti du verdoyant enclos de Salazie, le regard se promène sur



LA PLAINE DES CAPRES. — DESSIN DE BOUDIER.



PLATEAU ET VILLAGES DE CILAOS (PAGE 462). — DESSIN DE BOUDIER.

une succession stupéfiante de roches plutoniennes, de pitons aux crêtes dentelées, de pics aigus séparés par d'immenses crevasses, vestiges effrayants d'une commotion qui a ébranlé l'île jusque dans ses fondements. Et, au bas de ces formidables bastions, alignés suivant les caprices de la nature, des arêtes de structure pyramidale, des excavations abruptes, de l'informe chaos de désolation, l'on aperçoit des savanes, onduleusement accidentées, comme suspendues entre terre et ciel.

On se rend ici bien compte du cataclysme qui a produit la Réunion, en même temps probablement que sa voisine Maurice ! L'île entière n'est que le résidu refroidi de matières vomies par un feu sous-marin. Mais ces matières volcaniques, qui ont fait œuvre de dévastation, ont été d'autre part fécondes et créatrices. Les pluies ont fait germer avec une puissance incroyable le moindre atome de végétation qui s'est glissé dans chaque interstice, dans chaque fissure. La verdure opulente a couvert de son manteau les parois et les flancs déchiquetés. Parfois un jardin cultivé surgit au beau milieu des laves ; une cabane entourée de bananiers et de quelques modestes cultures s'élève au bord d'un gouffre béant.

Le spectacle de cette création majestueuse, toujours varié suivant les routes qu'on suit, produit l'effet le plus fascinant vers le coucher du soleil, quand les mamelons bossués s'illuminent de tons mystérieux et que l'astre couchant dore de ses feux mourants les escarpements qui s'estompent au lointain.

A dix minutes du village, au tournant de la grande route, se trouve un rond-point d'où la vue est admirable. J'y suis resté souvent en contemplation muette, éprouvant cette douce satisfaction de me trouver seul au milieu d'un silence que pas le moindre bruit ne vient interrompre.

Le docteur veut bien m'accompagner dans une promenade à la montagne. Je vois de jolies cascadelles, remplissant de petits bassins cachés au milieu d'une épaisse flore tropicale, et quand nous arrivons au sommet d'une des collines, un panorama tout nouveau se déroule pour moi. Hellbourg, avec ses pittoresques maisonnettes, semble plongé dans un ravin qu'enserrent les puissantes assises de l'incomparable nature.

C'est bien à regret que je quitte Salazie après un séjour d'une semaine. Au retour je fais une bonne partie de la route à pied et je découvre à la descente plusieurs points de vue surprenants qui m'avaient échappé en faisant la montée. Je m'arrête devant la Mare à Poules d'eau, sorte d'oasis minuscule, gracieusement plantée dans la plaine, au milieu de matériaux sans cohésion et de débris confus.

La grande rivière du Mât décrit ses méandres le long de la route. Il y a cinquante ans le chemin que je suis n'était pas encore construit ; le voyageur qui se rendait à Salazie était obligé de traverser le torrent une quarantaine de fois.

A des centaines de mètres de hauteur j'aperçois quelques huttes isolées, émergeant de l'opulente végé-

tation. Les habitants de ces cabanes ont-ils seulement la plus faible conception de l'entourage grandiose où le hasard de la naissance les laisse végéter? L'obscurité de leur intelligence leur permet-elle d'éprouver le moindre sentiment d'admiration, d'extase? Ces pauvres gens, favorisés par un climat délicieux et par tous les bienfaits de l'existence patriarcale, doivent avoir le développement intellectuel de la chèvre qui broute dans leur enclos, de la poule qui picore dans leur jardinet.

Du cirque de Salazie on peut atteindre celui de Cilaos, mais à la condition d'avoir l'habitude des ascensions, et en certains passages le pied solide, surtout de n'être sujet d'aucune façon au vertige. La route la plus pratique est celle de Saint-Louis, en voiture.

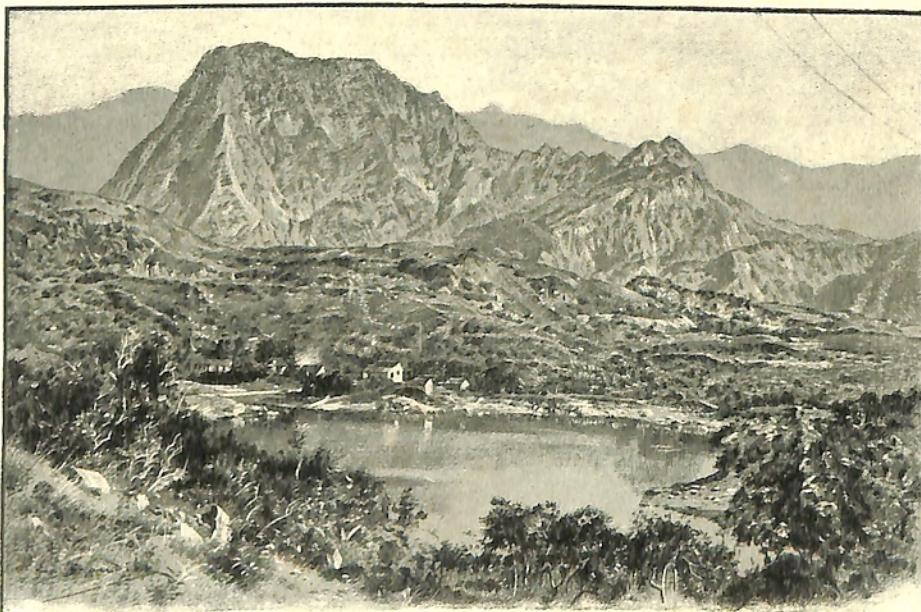
D'une façon générale, le cirque de Cilaos est encore plus sauvage que celui de Salazie; les flancs décharnés des nombreux pitons ne sont pas couverts de l'admirable manteau de verdure; une teinte de gris ardoisé prédomine, qui dénote la stérilité. Partout, du reste, les mêmes amoncellements de laves projetées par les bouches ignivomes des cratères, les mêmes montagnes aux arêtes vives, aux angles durs et saillants, les mêmes rochers aux bosses étranges, les mêmes escarpements hardis, les mêmes anfractuosités, la même perturbation saisissante, provoquant une admiration que l'ensemble commande, que chaque détail justifie.

De tous les pays volcaniques que mes goûts nomades m'ont fait connaître — la Sicile, l'Islande, la Nouvelle-Zélande — aucun ne vaut comme austérité, comme tableau de dévastation et de majesté en même temps, cette superbe île de la Réunion, où l'on désirerait trouver le bien-être, la prospérité, le progrès, s'associant aux délices d'une nature idéale, mais où, hélas! le touriste ne peut que s'attrister sur la déchéance, la misère et la ruine.

Est-ce la fertilité qui manque? la terre se montre-t-elle revêche aux cultures qui réussissent ailleurs? Bien loin de là : aucune colonie au monde ne se prêterait, comme cette terre féconde, à toutes les cultures possibles; aucun sol tropical ne pourrait donner des résultats plus rémunérateurs. Le café, reconnu d'excellente qualité, ne se récolte plus qu'en quantité insignifiante; l'exportation de l'année dernière n'accuse qu'un chiffre de 200 000 francs. Celle de la vanille a atteint 3 000 000, celle du sucre près de 12 000 000, ce qui forme un total de 15 000 000, contre un chiffre de 50 000 000 pour l'île Maurice.

L'abolition de l'esclavage en 1848 a été pour la Réunion comme pour beaucoup d'autres colonies le point de départ de la décadence. La main-d'œuvre manque, le nègre, une fois libre, s'étant refusé à tout travail.

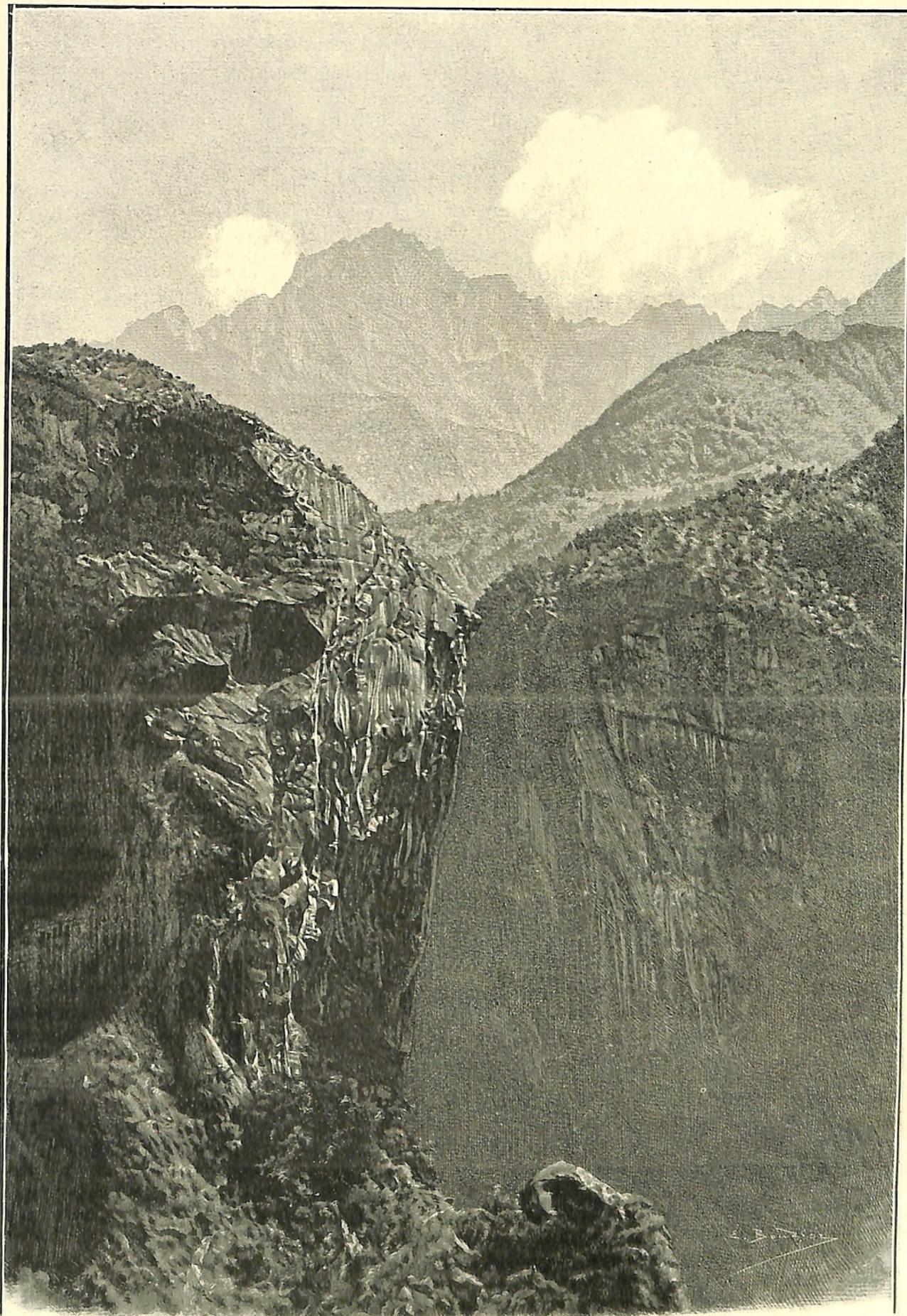
Les Anglais, dans leurs colonies, font venir les Hindous qui sont d'excellents travailleurs. Les Hollandais ont à Java les Javanais, et à Surinam les Hindous que l'Angleterre leur cède par contrat régulier. Il y a encore le Chinois, qui ne demande qu'à s'engager à un maigre salaire sous n'importe quelle latitude. Qu'on ne prétende donc pas que la main-d'œuvre est introuvable. Voici un pays éminemment fertile, offrant le triste tableau



LA MARE À POULES D'EAU (PAGE 461). — DESSIN DE BOUDIER.

d'une prospérité disparue, ne possédant plus que quelques rares plantations sérieuses, manquant de bras, ayant à lutter contre des périodes fatales de sécheresse comme contre les coups de vent qui passent souvent sur l'île, les fièvres et bien d'autres fléaux encore. Des gens intelligents et d'initiative, arrivant d'Europe avec un modeste capital, secouant le joug des routines casanières et persuadés que devant un champ aussi large ouvert à leur activité ils ne peuvent manquer de se faire une situation bien supérieure à celle que la mère-patrie

peut leur offrir, voilà ce qui fait défaut. Ce qui frappe le voyageur qui parcourt le pays, c'est l'inertie, la paresse, tant du créole que du nègre. Ce dernier vit avec 20 centimes par jour, et quand il a gagné ces quelques sous, en faisant une course ou une besogne quelconque, ou bien souvent en les volant, il s'étend de son long sur le sable ou sous l'ombre d'un manguier, bien décidé à ne plus travailler de la journée sous



BLOCS DE TRACHYTE À CILAOIS. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque prétexte que ce soit. S'il ne représentait encore que la paresse incarnée, on se bornerait à le considérer comme une faute d'impression dans le livre de la nature, et l'on passerait à côté de lui avec un sentiment d'indifférence, de pitié peut-être ; mais ce triste produit d'une terre qui nourrit les siens sans travail, sans effort, nous toise avec arrogance et nous prodigue son vocabulaire insolent. Il est notre égal, suivant sa conviction et suivant les droits que lui accordent les lois. Il est électeur, cet être qui manque de civilisation, qui ne connaît ni nos mœurs, ni nos institutions, ni nos intérêts généraux. Sur 100 électeurs, il y a tout au plus 10 blancs contre 90 nègres !

Une élection à la Réunion se réduit à une lutte au rhum. Pas de rhum, pas d'électeurs ! Pour un verre de plus, ils voteraient tout aussi bien pour l'empereur de Chine que pour le candidat qui brigue leurs suffrages. On m'a affirmé qu'on a vu cinq nègres produire 104 voix, faisant le tour du local du vote, et rentrant par différentes portes, armés de bulletins, chaque fois changés. Lors d'une élection, un journal de Saint-Denis a parlé de 2 000 électeurs qui s'étaient présentés, et on n'avait vu personne dans la rue !

Je me décide à faire le tour de l'île, ceinture de 232 kilomètres, en me servant du chemin de fer pour le parcours où il peut me conduire et d'une voiture pour les trajets où la ligne ferrée n'existe pas.

Je quitte Saint-Denis par le train du matin, me dirigeant d'abord sur Saint-Pierre. Dans le voyage que je vais faire, j'aurai l'occasion de voir les rivières principales du pays, ainsi que les nombreux ponts qu'on a dû construire pour les traverser. Les grands cours d'eau de la Réunion sont presque tous à sec durant la moitié de l'année, et éprouvent dans les saisons des pluies des crues subites, qui atteignent souvent une hauteur considérable. Le lit du torrent s'élargit et souvent se déplace. Il est facile de comprendre contre quelles difficultés on a eu à lutter pour établir plusieurs de ces ponts, de véritables œuvres d'art.

On a dû en construire une quarantaine, dont quelques-uns atteignent une longueur de 400 à 500 mètres. Le plus souvent ces ponts reposent sur des piles et des culées, ces dernières formées d'énormes blocs de lave. Une construction des plus solides s'imposait non seulement à cause de la violence des eaux à l'époque des grandes pluies, mais aussi en prévision des cyclones qui sont à craindre à la Réunion, comme à Maurice, du mois de décembre au mois d'avril.

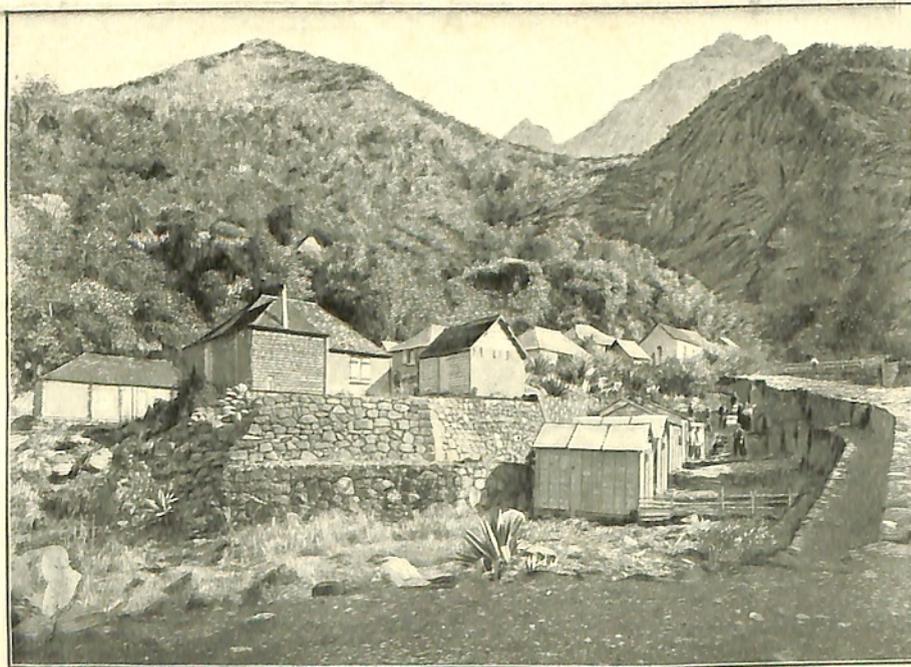
Une forêt de filaos, que le train traverse, me rappelle les paysages d'Europe où croît le pin sylvestre. Les filaos de la Réunion sont plus grands et plus fournis que ceux de Maurice, de même que les vacoas, que l'on rencontre en assez grand nombre dans les parties sud et est de l'île.

La région que je parcours est la plus chaude de la colonie. On longe à droite l'Océan bleu, splendidement éclairé par les rayons ardents de maître Phébus ;

la route nationale court parallèlement à la voie entre les rails et la mer. En certains endroits, de gigantesques rochers à pic surplombent la voie ferrée et forment encorbellement ; plus loin la locomotive glisse entre de longues parois escarpées.

Arrêt à Saint-Paul. J'y observe une belle rade, où la mer est toujours calme. La ville est assez étendue et compte environ 30 000 habitants. Je me demande pourquoi on n'a pas construit le port ici.

La gare suivante est celle de Saint-Gilles. C'est une station balnéaire, mais qui manque d'hôtels, de



VUE GÉNÉRALE DES BAINS DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

boutiques, de tout ! On n'y voit que quelques cabanes de piteuse apparence, ou tombant de vétusté. Les amateurs y trouvent un abri contre le soleil et la pluie, et peuvent se baigner sans danger dans l'anse de ce modeste Trouville, car le cordon de récifs qui protège la côte empêche les requins de s'approcher.

Le train passe sur deux viaducs, le premier supporté par sept arches, le second par cinq. — Autre halte, qui s'appelle Saint-Leu, corruption de « Camp de Laleu ». Dans un pays où toutes les villes et tous les villages

portent le nom d'un saint, la corruption n'a rien d'étonnant. Autrefois cette contrée était très prospère ; le café de Saint-Leu avait une grande réputation. Aujourd'hui le village, véritable amas de ruines, fait pitié à voir.

Me voici à présent dans une région d'activité. J'aperçois des plantations sérieuses de canne à sucre, des habitations respirant le bien-être, et au milieu d'un site charmant le beau château du Gol, à peu de distance de la ville de Saint-Louis.

Je traverse le pont le plus long de l'île ; c'est celui qui couvre la rivière Saint-Etienne. Il a 500 mètres de long, et est porté par neuf piles et deux culées.

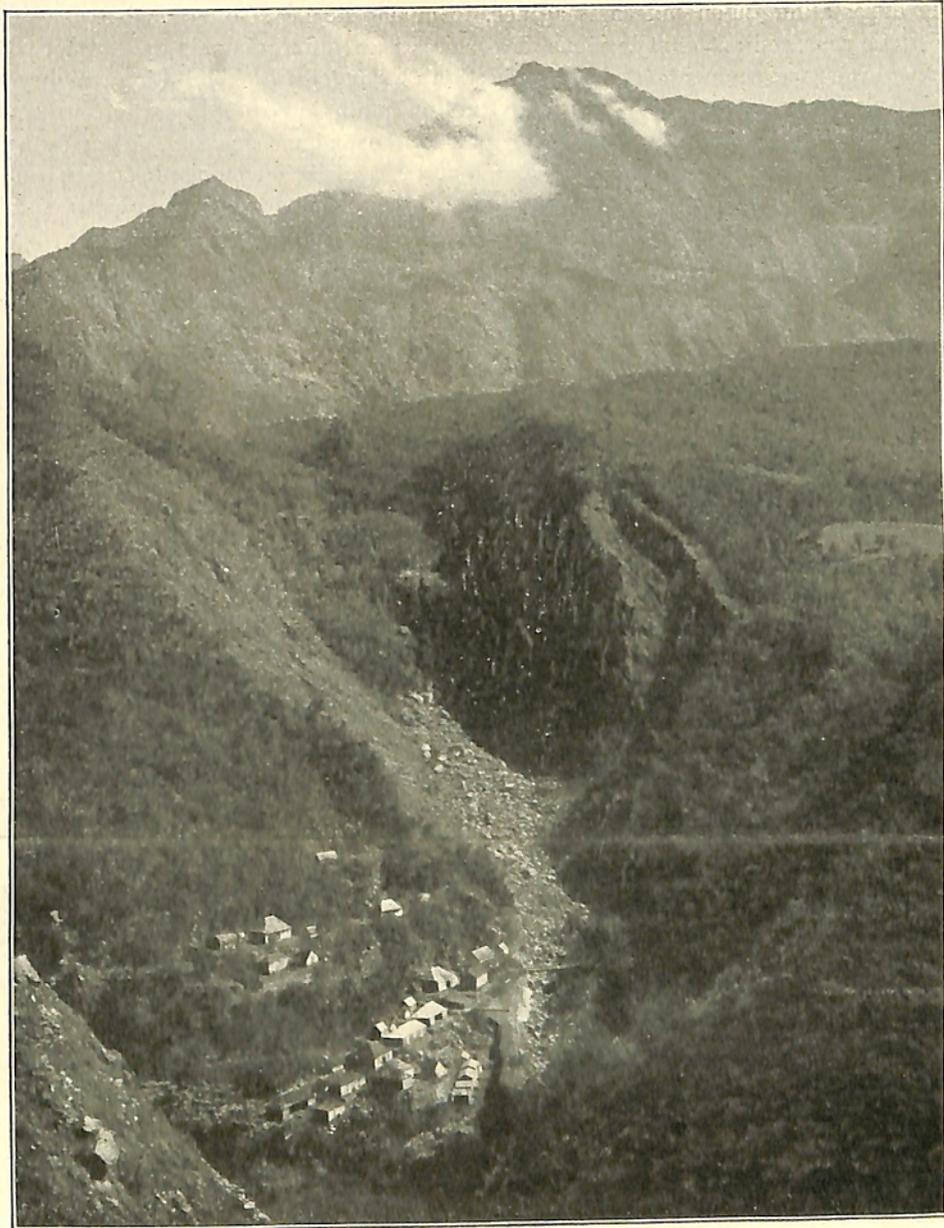
Voici Saint-Pierre, terminus de la ligne sur cette partie de la côte. C'est la seconde ville de la colonie ; elle compte 27 000 habitants. Comme hôtel il n'y a qu'un bouge, mais fort heureusement je n'aurai pas besoin d'y descendre. Le commandant de la gendarmerie à Saint-Denis a eu l'obligeance de me donner une lettre pour les chefs des brigades de gendarmerie que je trouverai pendant le cours de ma tournée, et ces messieurs accordent volontiers l'hospitalité au voyageur qui leur est recommandé. Le commandant de Saint-Pierre, prévenu de mon arrivée, m'a déjà fait préparer une chambre et m'attend avec l'apéritif.

Saint-Pierre, comme ville, est aussi triste que toutes celles par où l'on passe dans ce beau pays. Les maisons ne sont que de vieilles masures, sentant la pauvreté et la misère, et la mort semble régner dans les rues.

On y a construit un port, dont la première pierre a été posée en 1854, mais qu'on a laissé ensabler ! Deux dragues, qui ne servent jamais, sont à l'ancre et en train de rouiller complètement. Il y a même un dock flottant : je me demande pourquoi. Il aurait plus de raison d'être à la Pointe des Galets qui n'en a pas un.

J'ai pris mes arrangements avec un loueur de voitures pour pouvoir continuer mon voyage autour de l'île. Le véhicule que j'ai choisi restera à ma disposition pendant trois jours et me conduira jusqu'à Saint-Benoît, où je retrouverai le chemin de fer pour rentrer à Saint-Denis. Il est attelé de trois mules, et les ressorts ne me font pas trop souffrir.

Après 18 kilomètres de montées et de descentes, j'arrive à Saint-Philippe — toujours des noms bibliques : je crois bien que tous les saints du Paradis y passeront. La cité ne tranche guère sur les villes déjà vues ou parcourues : des ruines toujours et rien que cela ! La route est belle ; je remarque au milieu d'une profusion de filaos et de vacoas quelques palmiers de grande envergure et de petites cultures de vanille auxquelles on



VUE DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

se livre dans cette région. Ma destination, comme étape de la journée, est le Bois-Blanc, où se trouve la plus importante vanillerie de l'île, appartenant à MM. Leffray et Leroux.

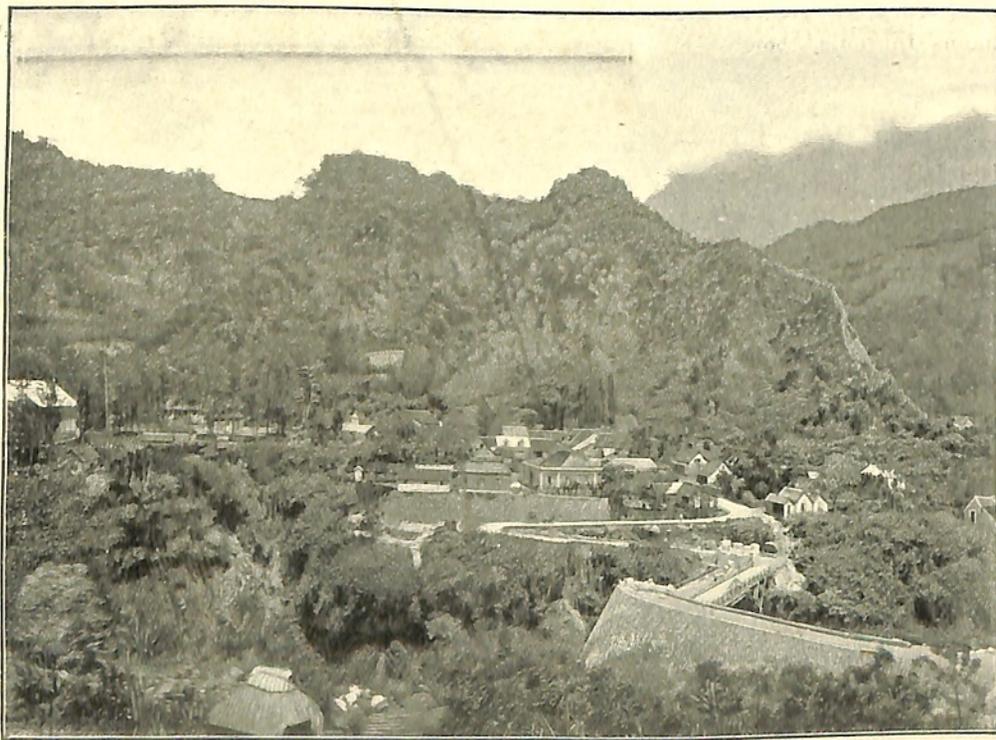
Ces messieurs, absents de leur plantation, ont donné des ordres à leur gérant, pour qu'il m'offre l'hospitalité et qu'il me serve de cicerone dans leur propriété. Avant d'y arriver, je passe devant la scène la plus désolante de dévastation qu'on puisse imaginer, le champ de laves du Grand-Brûlé. Je le reverrai le lendemain.

Le représentant dont je viens de parler est un guide aimable qui me fait parcourir les terres et me donne tous les renseignements sur la production de l'article. L'exploitation que je visite produit en moyenne une vingtaine de mille kilos par an ; la production totale de Bourbon peut être estimée de 60 000 à 90 000 kilos.

La vanille, introduite dans le pays au commencement de ce siècle par un nommé Philibert, est une plante grimpante ou liane, qu'on plante à côté d'un arbre. Elle en enlace le tronc ; on la lie, on l'attache et on la surveille pour qu'elle ne tombe pas d'un côté ou de l'autre. Le *vacoa* est le meilleur tuteur. Souvent aussi on se sert du filao ; le modeste producteur de la campagne, qui n'a pas ces arbres à sa disposition, se contente d'un simple bâton qu'il introduit dans le sol, et autour duquel il laisse pousser la liane. La vanille, quand elle est bien venue, commence à donner au bout de deux ans, quelquefois aussi plus tard. La gousse, qui offre différentes grandeurs, a la forme et la couleur vert pâle de notre haricot. Elle se forme par paquets plus ou moins fournis à la tige de la plante. Aussitôt que s'ouvre la fleur, on enlève le pollen, pour y introduire la poudre de la fleur même.

Une plantation de vanille demande une grande surveillance, car il s'agit d'un produit dont le prix est de 50 à 60 francs le kilo et qui tente les voleurs. Aussi y a-t-il des gardiens nuit et jour, qui font consciencieusement la ronde. Chaque gousse, quand elle est bien formée et qu'elle approche de sa maturité, c'est-à-dire quelques semaines avant d'être cueillie, est marquée aux initiales du propriétaire. Environ quatre kilos non préparés donnent un kilo de vanille, toute prête pour la vente. Cette préparation demande les plus grands soins ; j'ai pu en suivre toutes les phases lorsque, rentré à Saint-Denis, j'ai visité l'usine de M. Leroux, où j'ai reçu l'explication des différentes manipulations que subit le produit avant d'être transformé en ce beau bâton brun foncé au reflet lustré que nous trouvons dans le commerce.

Voici le procédé : on plonge les gousses dans de l'eau très chaude, mais non bouillante, en prenant la base de 85 degrés pour les gousses en parfaite maturité, et de 75 pour les vanillons trop verts ou fluets. Les premières y restent trois minutes, les autres quatre. On les retire de l'eau pour les ranger entre deux



LE VILLAGE DE HELLBOURG (PAGE 460). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

couvertures qu'on expose au soleil pendant deux ou trois jours. Après cette opération, elles sont devenues brunes. On les étale maintenant pendant trente ou quarante jours sur des claies pour les faire bien sécher, et ensuite on les met dans des boîtes en métal où elles restent environ un mois, pour être l'objet d'un examen continu, afin que l'on puisse se rendre compte si chaque gousse est bien à point. Souvent on découvre une légère moisissure ; on fait alors le nécessaire,

car une seule gousse moisie peut infecter toutes les autres. Il ne reste plus après qu'à les classer suivant leur longueur, à les réunir en paquets et les emballer dans des boîtes en fer-blanc. Un autre procédé pour sécher la vanille, qui consiste dans la mise au four, est rarement suivi. D'autre part, quelques producteurs se servent

encore du bain-marie. Etant donné que cette terre féconde rapporte la meilleure vanille du monde, je me demande comment il est possible que la production de ce précieux article, si facile à cultiver, n'atteigne que le chiffre dérisoire de 3 à 4 millions de francs. Malheureusement — nous sommes bien forcés de le répéter — tout se heurte ici contre l'inertie, la paresse et le manque d'initiative.

Le lendemain, mon hôte m'accompagne au Grand-Brûlé. Nous partons en voiture aussitôt qu'il fait jour. Par bonheur le ciel est clair et pur; aucun nuage n'enveloppe le sommet arrondi du volcan, dont la déclivité régulière ressemble au Vésuve dans la direction de Pompéi. Aucune fumée ne sort de ses flancs; rien n'indique la présence de ces terribles vomitoires qui vouent périodiquement à la ruine plusieurs kilomètres carrés.

Un chaos convulsé et informe s'étend à perte de vue dans toutes les directions. Les coulées de laves affectent les formes les plus bizarres, tantôt noires ou violâtres, tantôt rouges ou d'un gris ardoisé. Certaines masses poreuses semblent friables comme la pierre ponce; d'autres ont la dureté de la roche. Quand on entend parler de coulées de laves, on se figure généralement des matières à peu près lisses, une surface presque unie, comme le résultat d'un refroidissement graduel en raison de l'état liquide dans lequel le volcan a vomi à gros bouillons le déluge incandescent. Grande erreur: l'horrible mélange, projeté des entrailles de la terre, s'est frayé un chemin pendant des jours, souvent pendant des mois, en suivant au hasard sa course furieuse.

La matière brûlante a grimpé et passé sur des dépôts déjà plus ou moins refroidis, bondissant comme les flots de l'Océan, se figeant à son tour, pour recevoir le lendemain une surcharge du liquide en feu. Toutes les formes se retrouvent dans ce monstrueux chaos, depuis la lignée d'arêtes tranchantes jusqu'aux étranglements entortillés qui ressemblent à d'immenses boudins.

Une des éruptions les plus terribles, dont on garde le souvenir, a été celle de 1812; elle étendit ses ravages jusqu'aux bords de la mer. Trois coulées de dates récentes, qui se sont succédé à la suite de peu d'années, semblent s'être confondues. La dernière (février 1897) a duré plusieurs jours.

L'avant-dernière coulée a fait un miracle des plus curieux. Les laves ont laissé complètement intacte une statue de la Vierge en bois, qu'on me montre à l'extrémité de la superficie ravagée. La matière liquide a contourné l'image, sans l'éclabousser, sans lui communiquer la moindre souillure.

J'ai peine à m'arracher au troublant spectacle que présente ce Grand-Brûlé, où la nature est inerte, où le souffle du vent ne bruit même pas, où la mort paraît régner, où tout est nu, triste et silencieux.

Continuant mon tour de l'île, je me dirige sur Sainte-Rose, où j'aperçois quelques champs de canne de belle apparence. Comme dernière curiosité, un superbe pont en fer, suspendu au-dessus d'un précipice béant.

Le cocher me dépose à Saint-Benoît, point terminus de mon voyage en voiture. Je suis obligé d'y passer la nuit; ne désirant pas faire connaissance avec l'auberge de l'endroit, je frappe à la porte de la gendarmerie où je trouve un bienveillant accueil. Le lendemain je regagne Saint-Denis en chemin de fer.

Désirant télégraphier en Europe, je m'informe du coût d'une dépêche. On m'apprend, à ma grande stupéfaction, qu'il n'existe pas de télégraphe, et que quiconque désire envoyer une dépêche est obligé de l'expédier par lettre à l'île Maurice! Je n'en reviens pas. Comment, il n'y a pas de câble qui relie la Réunion au réseau dont les mailles enserrant actuellement à peu près le monde entier? Et l'on n'est distant que de 130 milles seulement de Maurice qui se trouve en communication avec l'Europe par deux câbles différents, l'un qui la relie avec Ceylan, et l'autre avec Zanzibar et les Seychelles! Quand se résoudra-t-on à remédier à cet inconvénient, et, plutôt que de rester tributaire de l'étranger, en choisissant Maurice, à relier Bourbon avec Madagascar? A l'heure qu'il est, la seule communication que possède la colonie avec la mère-patrie consiste en deux bateaux



SAÏD-ALI, SULTAN DE LA GRANDE-COMORE,
INTERNÉ À LA RÉUNION (PAGE 468). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

des Messageries Maritimes par mois ; l'arrivée du courrier bimensuel est donc un événement important. Deux têtes, jadis couronnées, méditaient à la Réunion, au moment de mon passage, sur la fragilité de la grandeur humaine. C'étaient le sultan Saïd-Ali de la Grande-Comore, et l'ex-reine de Madagascar, qui vient de quitter la colonie pour une nouvelle destination.

J'ai été présenté au premier, dont j'avais accepté l'invitation. Saïd-Ali est un homme très intelligent, parlant le français avec une grande facilité et s'exprimant avec une cordialité qui dispose tout de suite en sa faveur. Il a été banni des Comores, soi-disant pour motifs politiques et pour le danger que sa présence à proximité de Madagascar pouvait causer à la France, mais des personnes bien informées prétendent qu'il a été la victime des menées assez louches d'un certain commerçant qui a voulu s'enrichir à ses dépens.

Pour rendre visite à la reine de Madagascar il fallait une permission de M. le Gouverneur. Au début de son séjour à Saint-Denis tout le monde allait voir la souveraine exilée, absolument comme on se rend dans une baraque de foire pour remarquer une curiosité. Le gouvernement a mis le holà à cette avalanche de visiteurs.

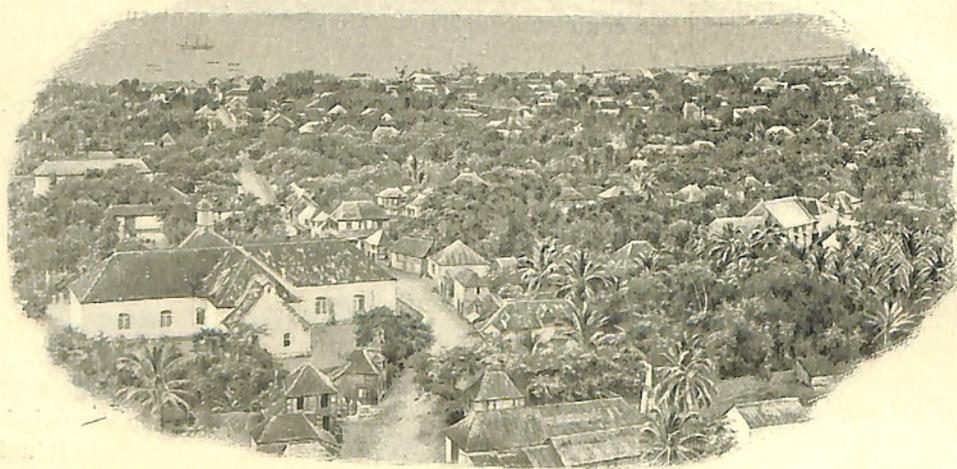
Je me présente un après-midi avec le permis du chef de la colonie, et suis reçu par l'interprète. Une dame malgache, habillée en bleu, fait marcher une machine à coudre sous la véranda de la maison, tandis qu'une femme énorme, au ventre proéminent, un grand trousseau de clefs suspendu à la ceinture, lui tient un discours. Cette dernière est la tante de la reine ; on prétend qu'elle boit un litre de rhum par jour.

La reine Ranaivalona Manjaka III entre, me tend la main et me fait asseoir à côté d'elle. Elle ne parle pas un mot de français, mais elle a commencé à l'apprendre ; dans sa jeunesse, elle a parlé l'anglais, mais elle l'a oublié. Notre conversation se fait donc par l'intermédiaire de l'interprète, et manque forcément de charme comme d'entraîn. Il est de bon ton à la Réunion de représenter cette reine déchue comme un type de laideur, de lui attribuer tous les vices et tous les défauts, de pousser les hauts cris sur ses amours éclectiques. En ce qui touche les vibrations de son cœur on oublie que, tant qu'elle était souveraine, son premier ministre était de droit son époux, et qu'à Madagascar on changeait souvent de ministère — tout comme en Europe ; — il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette pauvre femme en ait vu, sinon de toutes les couleurs, parce que ces Excellences avaient la même nuance de l'épiderme, au moins de toutes les tendresses.

Les mauvaises langues prétendent qu'à défaut de ministres, imposés à son affection par les lois, elle se console d'après les conseils que lui prodigue sa tante, remplie d'expérience. Que ne raconte-t-on pas encore sur cette exilée, qui certes ne s'amuse pas sur la terre étrangère et dont la figure porte l'empreinte de la mélancolie et de la résignation ! Je l'ai trouvée plutôt insignifiante que laide ; dans sa robe de soie noire très simple, attachée par une petite broche, elle m'a fait l'effet d'une modeste couturière dans son costume du dimanche.

Je prends congé de la reine détrônée, comme je prends congé le surlendemain de l'une des îles les plus pittoresques que mes loisirs m'aient permis de visiter.

G. VERSCHUUR.



SAINT-PAUL DE LA RÉUNION (PAGE 464). — DESSIN DE BOUDIER.

PARIS, TYPOGRAPHIE A. LAHURE

Rue de Fleurus, 9
